

Paris en mai 1944

Les vieux journaux que vous retrouvez dans les fonds d'appartement ont ceci de particulier que vous les savez avoir été lus par les anciens propriétaires qui les ont gardés pour leur importance. Certains, en des périodes plus troublées que d'autres, témoignaient d'un pan capital de notre histoire.

Aussi cette série d'Illustrés, revue hebdomadaire suisse, grand format, titre en rouge, encre en brun chamois, de la première moitié de l'année 1944, semblait avoir retenu plus qu'une autre les lecteurs de cette maison. On les retrouve parmi un fouillis d'imprimés divers.

On les garde, précieusement. Le numéro 20, du 18 mai 1944, par exemple voit en couverture des soldats on ne sait trop de quelle nation. Il y eut un tel brassage de population, tant civile que militaire que l'on ne sait plus comment s'y retrouver. Le titre du journal est sur fond rouge : les Balkans dans l'attente.

Cependant, ouvrant cette vaste publication, il faut presque une grande table pour le faire, au pages 4 et 5 se découvre un reportage qui nous touche de près: **J'ai quitté Paris hier à 19 h. 30.** Il est signé Jean Gueret. Nul doute que celui-ci laissait la capitale en arrière, toujours aux mains des Allemands, pour s'en retourner en Suisse où il pourrait bientôt proposer son papier à son journal.

Il n'avait rien risqué.

Quant aux Allemands, ils sont là, sur l'Arc de Triomphe, orgueilleux, dont l'un montre du doigt on ne sait trop quel quartier de la ville, à moins que ce soit un monument quelconque. Mais ces hommes ne sont pas seuls. Il y a parmi eux un représentant de la nation française, un chef de police quelconque.

On ne peut contempler ce groupe, ce sont pourtant des êtres humains, avec un sentiment de dégoût très prononcé. On sait l'orgueil de ces militaires allemands, et en particulier des officiers, leur incroyable morgue, mais surtout leur profonde bêtise, puisque capables de croire que l'on peut tenir éternellement un pays que vous avez envahi par la force. Les français ne sont-ils donc pas heureux sous notre botte, pensent peut-être ces envahisseurs bouffis de leur importance. De leur puissance aussi. Non, ils ne le sont pas, ils vous haïssent, vous les Boches, et ils n'attendent que le moment de vous repousser en vos frontières à grands coups de pied au cul ! Ce qui ne saurait tarder d'ailleurs, mais hélas à nouveau avec tous les cadavres que cette remise en ordre devrait coûter, autant du côté des actuels vainqueurs, que des vaincus de hier qui deviendraient à leur tour des vainqueurs.

Ecœurant que l'on puisse envahir un pays et surtout que l'on puisse croire le garder toujours. Par la force, c'est-à-dire par le meurtre et le sang, par la délation, par tout ce qui est contraire aux codes d'une conduite normale d'une société.

Il va rentrer au pays, le reporter, faire son papier, raconter la grande capitale encore sous l'autorité de ces teutons arrogants qui n'hésitent pas à vous faire passer de vie à trépas si vous aller contre leurs ordres. Et par ailleurs, n'ont-ils

pas déjà « nettoyé » la ville de tous ces éléments qu'ils considèrent comme indésirables, plus encore méprisables, les juifs. Ils ont fait le ménage. Tout au moins en partie. Car après une caste que l'on élimine, il y en aura une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce grand final où les loups se mangent entre eux, où les loups, qui n'en peuvent plus de se manger entre eux, mangent enfin leurs chefs, et redeviennent, non pas des brebis, mais des bêtes qui vaquent à leurs occupations sans penser chaque heure de leur vie qu'il y a quelque voisin à faire trépasser.

C'est l'horreur. Et pourtant, peuple parisien, prend patience, dans 17 jours très exactement, ils débarqueront en Normandie, les alliés, et dans quelques mois, nous nous souvenons plus très bien combien les armées de libération mirent de temps pour arriver ici, car ce ne fut en rien facile, Paris sera libéré. Paris sera libre. Paris pourra à nouveau rire et chanter. Quelques jours tout au moins. Car après une telle débâcle, où l'on vous a tout pris, où l'on vous a distillé la peur jour après jour pendant quatre longues années, comment se remonter, comment croire encore au bonheur, comment faire pour se reconstituer et surtout oublier.

Cet article, dans tous les cas, n'est nullement là pour vous aider à le faire !

RR.



Sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, face à la grande ville meurtrie, l'emblème à croix gammée flotte depuis quatre ans

J'ai quitté Paris hier à 19 h. 30

La gare de Lyon est sérieusement gardée par de nombreuses patrouilles allemandes en armes. Pour monter dans mon wagon de première classe, où j'avais retenu une place depuis dix jours, il m'a fallu montrer trois fois ma carte d'identité, mon permis de voyager, et mon certificat de travail. Le contrôle était particulièrement sévère ce jour-là.



Les soupes scolaires sont fréquentées par un grand nombre de Parisiens, des vieillards, des femmes et des enfants. Par solidarité, des vedettes de la scène, ici Maurice Chevalier (avec chapeau clair, au centre), viennent servir à tour de rôle, en s'efforçant de donner quelque gaieté à la foule.

J'ai vu dernièrement des quartiers entiers cernés par de puissants barrages composés de *Feldgendarmrie*, d'unités de la *Gestapo* et de policiers français. Les Allemands étaient postés aux coins des rues, la mitrailleuse sous le bras. Les immeubles étaient fouillés de fond en comble. Et des Français étaient emmenés sous bonne escorte dans les cars de la police parisienne. Il s'agissait de réfractaires au service obligatoire du travail et d'Israélites qui ne se sont toujours pas déclarés aux autorités. Le nombre des Israélites porteurs de l'étoile jaune a beaucoup diminué dans les rues. Nombreux sont ceux qui ont été déportés en Pologne; les autres, du fait de la suppression de la ligne de démarcation se sont réfugiés dans les campagnes lointaines et ignorées du centre de la France.

Le contrôle des papiers est fréquent dans la rue et dans le métro: Je me suis vu arrêter neuf fois entre la place Pigalle et la gare Saint-Lazare, sur un parcours qui dure, à pied, un peu plus d'un quart d'heure. La raison de ces vérifications est toujours la recherche des réfractaires. Voilà aussi un aspect nouveau des rues en ce printemps 44, c'est l'absence de jeunes gens.

Paris qui était la ville de la gaieté et de la jeunesse ne rit plus depuis 1940. En six mois elle a vieilli de cinq ans. Tous les jeunes gens de 19 ans à 25 ans sont partis en Allemagne ou se cachent.

Les distractions les plus populaires sont le football et les courses. Chaque dimanche les grands stades du Parc des Princes, Jean Bouin, Buffalo, connaissent une affluence qu'ils connaissent rarement avant la guerre. Le stade ultra-moderne de Coubertin (voisin des Usines Renault de Billancourt) fut détruit au cours d'une attaque aérienne. Il y a également un monde fou aux courses. « Le Tout Paris » s'y retrouve. Élégantes et « dandies », chapeaux à fleurs et cols anglais amidonnés. Fiacres et même l'ancienne diligence Madeleine-Bastille. On s'y croirait au début du siècle.

Depuis quelque temps le ravitaillement s'est amélioré. Je parle des restaurants et des brasseries. La répartition aux Halles est mieux organisée. Mais pour manger à sa faim dans un restaurant moyen, il faut tout de même compter de 500 à 600 francs (de 30 à 35 francs suisses)! Le prix des cigarettes a suivi la même courbe. On paye 140 francs un paquet de « Gauloises » qui sont vendues 85 centimes en Suisse. Les rares paquets de cigarettes américaines qui arrivent à Paris, on ne sait trop comment, s'arrachent pour 350 et 400 francs. Autant dire qu'elles n'ont pas de prix.

Dans l'ensemble on a l'impression que les affaires marchent bien :

— En travaillant avec les Allemands? demandez-vous. — Il n'y a pas que les Allemands! vous sera-t-il répondu.

Toutes les affaires qui se traitent ne peuvent se faire que sous le manteau. Le marché noir est pour ainsi dire devenu le marché officiel. Si vous demandez le prix d'un ar-

car, ainsi que me l'affirmèrent mes compagnons de voyage, la plupart du temps on peut accéder aux quais de départ sans aucune vérification. Le vrai contrôle s'effectua en pleine nuit au passage de l'ancienne ligne de démarcation par des policiers français. Je fus contrôlé par des soldats allemands entre Lyon et la frontière suisse. J'ai dîné au wagon-restaurant dont le menu n'est pas très riche, pas mauvais et par surcroît pas cher. Le vin y est encore excellent et le service très bien fait.

J'ai appris depuis par les journaux du matin, à Lyon, que le contrôle avait été renforcé à Paris à cause d'un attentat commis le jour-même à La Villette contre les troupes d'occupation.

Dès mon arrivée à Genève, le lendemain matin, je fus « estomaqué » lorsque le garçon du buffet de la gare m'apporta encore en 1944, un vrai café crème avec du sucre, des « ballons » de pain blanc, du beurre et de la confiture. Bien plus grand fut mon ahurissement, lorsque je vis les vitrines des magasins. Dieu que j'étais loin de Paris... la Reine du Monde...

Comment on voit Paris

Car Paris se fait de plus en plus désert. Même aux heures de la sortie des bureaux, la multitude des employés s'engouffre rapidement dans les bouches du métro. Le Parisien jadis si flâneur ne traîne plus dans la rue. Les automobiles sont de plus en plus rares. Seuls les médecins, les services du ravitaillement et les autorités d'occupation ont le droit de circuler.

A toute heure du jour, Paris donne l'impression d'une ville endormie. Les grands boulevards, les Champs-Élysées, et les quais de la Seine ne connaissent plus les interminables colonnes de promeneurs. Les seuls flâneurs de Paris sont les Allemands. Officiers de la *Kommandantur*. Soldats en permission. Femmes-soldats allemandes. Troupes d'occupation de la région parisienne (recrutées pour la plupart parmi les vieilles classes). Unités de la D. C. A. (très renforcées depuis la fin de l'année 1943). Unités de chars d'assaut. Et... *Gestapo*. Tous n'ont que très peu de rapport avec la population et ils donnent l'impression de transplantés souffrant du mal du pays.

Les magasins et les vitrines qui étaient la fierté de Paris, sont vides. Si un commerçant expose un article à l'attention du public, il est inutile d'entrer, cet article n'existe qu'à un

seul exemplaire : celui qui est en montre. Les grands magasins des Galeries Lafayette exposent des robes en tissu synthétique et des articles « non contingentés » dont les prix juxtaposés sont exorbitants.

Et malgré la pénurie apparente, les femmes sont élégantes. Le chic de Paris a survécu aux difficultés de l'heure. Toute l'ingéniosité se porte surtout sur les chapeaux, dont l'assemblage de plumes, de fleurs, de fruits et d'oiseaux rappelle par certains côtés la période de 1900. Quant aux hommes, ils affectent un négligé bon-enfant. Il est de bon ton de faire retourner un vêtement et de porter un costume très élimé. La plupart des hommes ne portent plus que des chemises sans « pans », car ceux-ci ont été utilisés pour refaire les cols et les manchettes. La rarefaction des produits textiles a mis à la mode le « rafistolage ».

Le seul moyen de transport est désormais le métro qui connaît une affluence considérable. En effet les taxis automobiles ont complètement disparu. Les vélos-taxis sont très nombreux. De vieux fiacres sortis des remises pour les besoins de l'heure. Phaétons, *tilburys*, coupés et même des chars à banc qui amènent le public aux grandes réunions hippiques du dimanche. Les tarifs sont absolument inabornables. La course Place de l'Etoile-Place de l'Opéra revient à 350 francs. Les cochers font donc de bonnes affaires, quoiqu'ils rencontrent de grandes difficultés à nourrir leurs chevaux, maigres pour la plupart. Donc tout Paris voyage en métro. De préférence en seconde classe, car les officiers allemands, qui voyagent gratuitement, affectent les premières.

Cependant de grandes restrictions ont été apportées à la consommation de l'électricité, et de nombreuses stations secondaires et même principales ont été interdites au public. Le chemin de fer souterrain fonctionne de 5 h. 30 du matin à 10 heures du soir, au lieu de 11 h. 30, l'année dernière. Les cinémas sont réglementés pour la même raison. Ils ne donnent qu'une séance par jour, six jours par semaine. Les théâtres ne donnent qu'une représentation quatre jours par semaine. Le couvre-feu est demeuré fixé de 24 heures à 5 h. 30.

Comment on vit à Paris

En effet si à première vue Paris semble calme et morne, les autorités d'occupation sont obligées de maintenir toutes les mesures de sécurité instaurées dès leur arrivée.

quelconque, le prix que l'on vous donnera est bien entendu celui du marché noir. Ceci sur toutes les échelles. Que ce soit pour des vêtements, de la nourriture, ou des matériaux de construction.

Il y a à Paris depuis six mois une soif d'amusements qui s'empare de tous les milieux de la capitale. Dès qu'ils ont de l'argent, les Parisiens vont dans les restaurants, c'est-à-dire dans les arrière-salles, faire de grands repas. Les cinémas sont constamment pleins de monde, bien que ne jouant la plupart du temps que des films allemands. Dès que sort un film français, il faut retenir les places plusieurs semaines à l'avance. Les théâtres ne désemplissent pas. Les boîtes de nuit de Montmartre sont très fréquentées de dix heures du soir à cinq heures du matin. En effet, on a le droit de rester jusqu'à la fin du couvre-feu dans une boîte, mais on ne peut en sortir avant ce moment-là. Cette station prolongée et « obligatoire » dans les lieux de plaisir est le prétexte à des orgies que l'avant-guerre ne connaît pas. Paris s'amuse dès qu'une occasion se présente comme on s'amuse dès qu'on a le pressentiment d'une catastrophe. Et pourtant Paris n'est pas gai.

Comment on pense à Paris

La vérité est qu'on est très las. On est las de l'occupation allemande depuis quatre ans, bien que les Parisiens ne prêtent plus aucunement attention aux soldats gris vert. Ils font partie du décor. Mais la lassitude vient surtout de ce que les espoirs suscités par les Anglo-Américains ont été jusqu'à présent déçus. Les nouvelles diffusées par la radio anglaise, laissant prévoir l'imminence du débarquement trop souvent lancées pour les besoins de la guerre des nerfs, ont fait que les Parisiens n'y croient plus du tout. Dans l'ensemble on supporte sans récrimination les bombardements. On sait qu'ils sont nécessaires à la cause des Alliés. Et pourtant le nombre des victimes à déplorer est chaque jour plus grand.

Malgré les déceptions et les bombardements, les Anglo-Américains n'en seraient pas moins accueillis à bras ouverts. Mais la vraie sympathie et la plus grande admiration des Parisiens vont aux Russes, dont la résistance et l'offensive menée depuis Stalingrad a soulevé l'enthousiasme. C'est pourquoi ils reprochent aux Anglo-Américains de laisser leurs alliés de l'Est supporter le poids principal de la guerre. A ce sujet on raconte cette anecdote :

La scène se passe en Angleterre entre un officier allemand prisonnier et un officier américain. L'officier allemand : « Vous savez que nous avons de nouvelles troupes de choc qui s'appellent les *Waffen-S.S.* — L'officier américain : « Nous aussi, elles s'appellent : U. R. S. S. » Trait sévère qui ne prend certainement pas dans l'esprit de ceux qui la racontent plus d'importance qu'une simple historiette. Maintenant qu'ils ont sous les yeux l'exemple de l'Italie, les Parisiens redoutent ce débarquement qui pourrait trans-

former leur pays et leur ville en une terre de destruction. Les bruits selon lesquels les Allemands auraient miné Paris et voudraient en faire un second Stalingrad continuent de courir avec persistance. Le Parisien, si attaché à sa ville, est consterné. Peut-être est-ce pour cette raison que dans les milieux clandestins généralement bien informés de la capitale, on pense que si le débarquement a lieu, il se fera d'abord dans les Balkans afin de donner la main aux Russes et d'obtenir plus rapidement la décision. Quant à la durée de la guerre, les Parisiens estiment qu'il faudra encore passer un hiver et ce que n'est qu'au printemps 1945 que la paix pourra intervenir.

C'est pourquoi leurs pensées se tournent vers ceux qui résistent dans tous les « maquis » de France. Paris a aussi son maquis qui est dans les caves et dans les combles. On chuchote que certains souterrains du métro ont été transformés par la résistance en puissants arsenaux, que de nouveaux souterrains ont été creusés avec la complicité des ouvriers et des employés du Métropolitain affiliés aux partis de la Résistance. Des hommes et des femmes (dont on croit que le nombre est restreint) y vivent depuis plus d'un an, ne sortant que très rarement, ils seraient répartis par petits groupes sur toute la superficie du Paris souterrain, et seraient en liaison avec les égoûts qui leur servent de voies d'accès et de sorties. Les Allemands alertés par ces rumeurs ont effectué plusieurs perquisitions de grand style sans résultat. Cependant la capture d'un seul réfractaire au Service obligatoire du travail dans un souterrain semble donner du poids à cette information.

Les Parisiens sont avides de nouvelles que la presse officielle ne leur donne pas, que la presse clandestine leur distille goutte à goutte, qu'ils estiment trop partiales à la radio anglaise. C'est pourquoi la radio suisse est très écoutée. Lorsque les Parisiens ont entendu une information diffusée par l'Agence télégraphique suisse, ils ont l'assurance que c'est une nouvelle exacte. Ils écoutent donc assidûment les deux principales émissions de Sottens. Ils suivent très attentivement et de façon régulière les commentaires de René Payot sur la situation, le vendredi. Ce brillant chroniqueur genevois a conquis la France par ses exposés objectifs et précis. Il est le journaliste le plus populaire d'outre-Jura.

A Paris on envie la situation privilégiée de la Suisse, hâvre de grâce au milieu de la tourmente. On lui est reconnaissant de ce qu'elle fait pour les enfants et les réfugiés qui ont trouvé asile chez elle. C'est à la Suisse également que l'on s'adresse pour avoir des nouvelles des siens, disparus, prisonniers, vivant dans les pays en guerre.

Voilà Paris au printemps 1944. Ville courageuse et digne, dont la grande peur est d'être broyée dans le dernier quart d'heure de la guerre. On s'y amuse. On s'y habille. On y vit. Mais on y souffre aussi. Et cela on le cache, car il est des choses dont les Parisiens n'aiment pas faire étalage.

Jean GUERET.



Les bombardiers anglo-américains survolent fréquemment la ville. Il arrive aussi que l'un d'eux vienne s'abattre en pleine rue.



Les Parisiens supportent avec résignation les bombardements qui font pourtant de nombreuses victimes. — Equipes de sauveteurs et ambulances de secours sont constamment sur le qui-vive.



Sur la place de l'Etoile, des soldats allemands défilent quotidiennement: forces d'occupation de la capitale française ou divisions en route vers le rempart de l'Atlantique.



Il arrive que des permissionnaires allemands se mêlent par curiosité à la foule qui vient fleurir la tombe du Soldat Inconnu, devant l'Arc de Triomphe.



Paris dans son ensemble a été préservé jusqu'ici. Mais certains quartiers ont beaucoup souffert. Voici notamment une rue du XVI^e arrondissement dévastée sur toute sa longueur.



L'autocar est remplacé par d'anciens chars-à-bancs sortis on ne sait de quelles remises. Ils amènent le public aux grandes manifestations hippiques du dimanche.